

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Voyage pittoresque sur les bords du Rhin

Texier, Edmond

Paris, 1858

Chapitre XVIII

[urn:nbn:de:bsz:31-140291](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-140291)

CHAPITRE XVIII.

Excursions à Ems. — La vallée de la Lahn. — Les trois ondines. — Ems. — Ses sources. — La Bubenquelle. — Le Kurhaus. — La Daussenau. — Nassau. — Nassauberg. — Dietz. — Limbourg. — Le Kemmenau. — Trèves. — La Porta Nigra. — L'amphithéâtre. — Les gladiateurs. — Le dôme. — Un musée en plein air. — Richesses bibliographiques. — Frédéric Barberousse. — Les bords de la Moselle.

Le voyageur qui passe quelques jours à Coblenz ou dans les environs ne peut guère se dispenser d'aller à Ems. Ems est à deux pas, je veux dire à deux heures de Coblenz, et l'on y va par une jolie vallée dont Goethe a fait l'éloge, la vallée de la Lahn. « Mes regards, dit-il, exercés à découvrir les beautés archi-pittoresques du paysage, se promenaient avec enivrement sur les différents plans où ils rencontraient des rochers ombragés, des cimes étincelantes au soleil, des vallées sillonnées d'eau, des châteaux couronnant les hauteurs et les chaînes bleues des montagnes voisines. »

Je fis comme Goethe; je voulais voir la vallée de la Lahn et la bien voir, et c'est pourquoi je partis un beau matin, par un beau soleil, de Coblenz, à pied, après avoir confié mon bagage à un omnibus. Je passai le pont du Rhin, vers Thal-Ehrenbreistein, je traversai le joli bourg de Niederlahnstein, et je suivis la rive droite de la Lahn, qui est une fort agréable rivière. Les routes de ce pays sont aussi bien entretenues que celles du grand-duché de Bade, et l'on voyage, pour ainsi dire, dans un jardin. Je recueillis sur cette aimable vallée la légende suivante :

Dans l'ancien temps, lorsque les hommes n'étaient pas encore aussi corrompus qu'aujourd'hui, ils avaient quelquefois des relations

amicales avec des esprits bienfaisants qui leur étaient utiles dans diverses occasions, des anges jouaient avec les enfants au berceau, et l'enfant Jésus lui-même sautait des bras de sa mère au milieu des plus grands et leur vantait la magnificence qui règne derrière cette porte d'azur à clous dorés et à serrure d'argent; puis il cherchait avec eux les petites paillettes que l'arc-en-ciel, ce géant céleste, laisse échapper de ses deux extrémités en disparaissant aux yeux des hommes.

Chaque soir, après les travaux champêtres, les paisibles habitants de Niederlahnstein dansaient innocemment sur la pelouse, et ces danses se prolongeaient souvent jusqu'au milieu de la nuit.

Un soir qu'ils dansaient comme d'habitude, en chantant de joyeuses chansons, ils virent s'approcher trois jeunes filles vêtues de blanc et portant des guirlandes de lys d'eau entremêlés dans leurs cheveux noirs et flottants. Des boutons de la même fleur ornaient leur sein virginal. Leur front luttait de blancheur avec le lys et la neige, et une tendre rougeur couvrait leurs joues; en un mot, elles étaient si belles qu'on n'aurait pu trouver leurs égales dans toute la contrée.

Elles s'avancèrent gracieusement vers les danseurs et donnèrent volontiers la main aux plus beaux jeunes gens qui vinrent les inviter; elles s'élancèrent avec légèreté dans le tourbillon.

Après la danse, elles se joignirent aux jeunes filles, et chantèrent des chansons si belles, que jamais on n'en avait entendu de semblables, et si tendres, qu'elles allaient au cœur de ceux qui les écoutaient.

Cela dura jusque près de minuit; mais lorsque l'horloge eut sonné onze heures trois quarts, les jeunes inconnues se levèrent, saluèrent poliment les villageois, et se retirèrent au plus vite.

Le soir suivant, des louanges sur les grâces des trois aimables filles volèrent de bouche en bouche, et aucun villageois ne manqua à la danse; car tous ambitionnaient le bonheur de danser avec les trois dames. Enfin, on les vit venir des bords lointains de la Lahn; elles furent saluées par les acclamations de tous les danseurs, et aus-

sitôt les danses commencèrent. Parmi les jeunes gens des environs, un surtout suivait du regard une des jeunes filles et lui offrait, le plus souvent qu'il pouvait, la main pour la danse, et lorsqu'elle était engagée par d'autres, il lui donnait quelques fleurs champêtres rassemblées en bouquet.

A un moment, la jeune fille ôta ses gants et les déposa sur un banc; le jeune homme s'en empara aussitôt sans être vu, et les mit sur sa poitrine en se promettant bien de les conserver comme un souvenir de son amour.

On dansa avec tant d'ardeur qu'on ne s'aperçut pas de la fuite du temps; minuit sonna à l'horloge du clocher de Niederlahnstein. Les trois jeunes filles coururent aussitôt au banc sur lequel elles avaient déposé leurs gants. Une d'elles, ne retrouvant plus les siens, les chercha en vain. Personne ne put lui dire ce qu'ils étaient devenus, et les trois compagnes se retirèrent éplorées. L'amoureux les suivit jusqu'aux bords de la Lahn. Là, elles s'élançèrent au milieu des ondes et disparurent à ses regards. Un triste pressentiment s'empara du jeune homme, et le lendemain matin il courut, comme poussé par une force invincible, à l'endroit où les jeunes filles avaient disparu; les lys de la couronne de l'une d'elles surnageaient seulement et les boutons, qui avaient orné son sein, flottaient entourés de sang à la surface de l'eau.

A cette vue, le jeune homme éprouva une douleur inexprimable. Il se précipita dans le fleuve, et on ne le revit plus.

On voit, par ce récit, que les légendes de la vallée de la Lahn diffèrent déjà des traditions guerrières et chevaleresques des bords du Rhin. Après trois heures de marche, j'arrivai à Ems, une ville de deux mille âmes, et blottie au pied d'une montagne nommée le Badlerlé. Ems n'a, à proprement parler, qu'une seule rue, laquelle est presque exclusivement occupée par des maisons meublées et des hôtels garnis. Ems est en effet une des villes de bains les plus à la mode et, après Bade, elle tient le premier rang. C'est chaque année, à l'époque de la saison, le rendez-vous des malades élégants et des

touristes attirés par le charme de la villégiature. Ems n'a pas moins d'une vingtaine de sources dont la température varie de 18 à 45 degrés. On prend les eaux en bains, en boissons et en douches, et ces eaux, dont le bicarbonate de soude est l'élément principal, sont recommandées pour les maladies de poitrine, les affections du larynx, les maladies nerveuses, les chloroses, les névroses, etc. On assure même qu'il y a là une source, la Bubenquelle qui a toutes les vertus précieuses de la source de la Sauvenière, si célèbre au pays de Spa. Voulez-vous, madame, vous trouver dans cet état que les Anglais nomment une position intéressante? A valez vite un verre d'eau de la Bubenquelle; mais n'en buvez pas trop, de peur de faire concurrence à madame Gigogne, car on prétend qu'on revient souvent d'Ems comme on revient du bois, toujours par la vertu de la Bubenquelle.

A Ems, l'établissement situé au centre de la ville ne se nomme ni la maison de conversation comme à Bade, ni le Kursaal comme à Wiesbaden et à Hombourg, il s'appelle le Kurhaus. Il est riche et élégant, et l'on y remarque surtout un salon orné de deux rangées de colonnes en marbre. C'est dans ce salon que le jeu tient ses assises. On retrouve là, comme dans les autres villes de bains des bords du Rhin, la roulette et le trente-et-quarante. Rien n'est changé dans la disposition des tables et le personnel des croupiers.

— Le jeu est fait, messieurs, rien ne va plus...

Ainsi, chante là, comme à Bade et à Hombourg, une voix nazillarde, pendant que la fortune tourne, sous la forme d'une bille, dans la cuvette numérotée.

En face du Kurhaus est l'esplanade plantée de beaux arbres où se promène le beau monde au son des schotihis et des valse. Que de dentelles et des plus belles, et des plus riches, et des plus merveilleuses, dentelles de Chantilly, d'Alençon, de Bruxelles et de Malines, mantelets à la Pompadour et châles à la Psyché. On dirait d'une exhibition générale des produits de l'élégance parisienne; on dirait que le *Persan* de la rue Richelieu, ce roi des magasins de Paris, a jeté toutes ses richesses sur les épaules de ces jeunes baigneuses.



Imp. F. Chardon aîné à Hautefeuille.

Montagne de la Croix de la Vierge.

E. M. S.

moins
8 à 45
es, et
cipal,
s du
e. On
es les
pays
e les
eau
ur-
ns
e.
e



1810.
L. N. O.
L. N. O.



— Monsieur, me disait une aimable femme que je rencontraï à Ems, il n'y a que dix jours que je suis ici, et me voilà forcée de partir faute de toilette; figurez-vous que je n'ai apporté que vingt robes, et j'ai déjà usé tout mon répertoire!

Ah! l'imprévoyante personne qui n'avait apporté que vingt robes dans cette petite ville où l'on fait au moins trois toilettes par jour, sous le prétexte de se guérir d'une souffrance de poitrine ou d'une maladie nerveuse!

Ceci me rappelle qu'il y a deux ans, miss Burdett Coutts, cette riche Anglaise à qui son oncle a laissé en mourant cinquante millions de fortune, alla passer toute la saison à Ems. Pendant le temps qu'elle y resta elle se montra partout avec la même toilette, une toilette très-simple.

— Que miss Coutts est heureuse! disaient les autres femmes; elle est notoirement si riche qu'elle n'a pas besoin d'étaler, comme nous autres, une robe nouvelle tous les jours! Et ceci nous prouve que les femmes seraient très-simples dans leur mise si elles avaient toutes cinquante millions.

Tout à côté de l'esplanade est une belle galerie à jour en fer, où l'on se promène quand il pleut et même quand il fait beau temps, entre deux rangées de boutiques où sont étalés tous les élégants brimborions qu'on rapporte des villes de bains à titre de souvenirs: verres de Bohême, bracelets, chapelets, objets sculptés en bois et en ivoire. Enfin, on se promène également, sur le joli pont couvert qu'on a établi sur la Lahn, en face des nouveaux bains; mais cette promenade est la promenade sérieuse; elle est spécialement réservée aux buveurs de la trinkhall.

Cette petite ville d'Ems, qui appartient à la principauté de Nassau, conserve, dans ses archives, un petit événement historique. C'est à Ems que se réunirent, en 1786, les archevêques de Cologne, de Trèves, de Mayence et de Salzbourg pour dresser un plan de réformes ecclésiastiques. Ce plan, approuvé par l'empereur d'Allemagne, n'obtint pas la sanction pontificale, et il ne fut jamais appliqué.

On peut se faire une idée du démembrement de l'Allemagne à l'époque où l'empire allemand existait. Du pont de bateaux jeté sur la Lahn, dont la vue n'est pas très-étendue, on distinguait huit pays différents, gouvernés par autant de souverains : Nassau, Weilbourg, Nassau-Orange, Hesse-Darmstadt, Mayence, Trèves, Metternich, Stein et Leyen.

Les environs d'Ems sont aussi gracieux que cette petite ville. Je citerai la vallée ombragée de Linkebach, sur la rive gauche de la Lahn, le mont Winter, les ruines de Spurken, un vieux burg dont la physionomie est aussi majestueuse que celle des burgs du Rhin, puis Dausenau, aimable village; puis, un peu plus loin, Nassau, qui a donné son nom au duché, et qui est une modeste ville d'un millier d'habitants, bien qu'elle soit une des plus anciennes villes de l'Allemagne. Charlemagne y avait une maison de campagne. Les aïeux du duc de Nassau y firent construire, au douzième siècle, le château qui porte encore le nom de Comte de Nassau.

En traversant le jardin du château ducal, on arrive au château de Stein, où naquit le fameux ministre prussien baron de Stein.

Ici le chemin se bifurque. Une route passe à Sieghofen, à Holzhausen, à Kemel et longe les fossés romains jusqu'aux bains de Langenschwalbach et de Schlangenbad; l'autre remonte la Lahn, et conduit, en suivant les détours de la rivière, vers un joli vallon où nous trouvons les restes assez bien conservés du vaste château de Langenau.

Cette rivière de la Lahn, encaissée entre des rochers, offre les tableaux les plus variés et les plus pittoresques. Voici les ruines du château de Laurenburg, puis Fachingen, connue par ses eaux minérales; puis Dietz, une jolie ville qui a vu son ancien château se transformer en un bain. Les hôtes actuels de ce burg traînent une chaîne et un boulet de douze livres. Quelques-uns obtiennent la permission d'aller travailler dans les ateliers des environs. Comme les galériens de tous les pays, ceux du duché de Nassau sont fort habiles dans l'art de ciseler le bois, et ils font des couteaux à papier,

des coupes, des gourdes, des pots à tabac qui sont fort appréciés. De Dietz on va à Oranienstein. Oranienstein a un château dont la situation, sur un rocher qui domine la Lahn, est très-belle; puis l'on ne tarde pas d'arriver à Limburg.

Limburg a été une cité très-florissante au moyen âge; mais aujourd'hui il ne lui reste que trois mille habitants. Son église Saint-Georges présente le type le plus complet et le plus homogène du style romano-ogival. L'intérieur renferme de vieux fonts baptismaux et quelques tombeaux des princes de la maison de Nassau. A peu de distance s'élève, sur la rive droite de la Lahn, une des plus anciennes églises de l'Allemagne, la petite église byzantine de Dietkirchen.

Il est une excursion très-intéressante que j'ai passée sous silence, c'est l'excursion du Kemmenau. Comme je n'ai pas trouvé le temps, pendant les quelques jours que j'ai passés à Ems, de gravir cette majestueuse montagne, je vais donner la parole à M. Méry, qui a été mieux avisé que moi.

« On gravit la montagne du Kemmenau par un sentier doux, entre deux forêts de chênes, de pins et de mélèzes; l'ascension dure deux heures, mais on est généreusement payé en arrivant. C'est le plus beau point de vue dont puissent jouir les baigneurs d'Ems, et le plus salubre de tous les bains d'air. On croit assister à l'insurrection de toutes les cimes allemandes; on domine une plaine sans bornes et semée de montagnes: le regard passe de la ligne lumineuse du Rhin à la crête sombre du Taunus. Au milieu de ces solitudes vertes, on voit deux villages, Homberg et Zimerschid, où les savants placent des ruines et des souvenirs romains.

« A Rome, on montre, sur la gauche de la voie Appienne, le souterrain où reposent les tombeaux des deux Scipions tués en Espagne, de Scipion l'Émilien, de Scipion l'Africain, de Scipion Nasica et autres. Le voyageur, ému aux larmes, pénètre sous cette voûte auguste, où tant de vertus sont ensevelies en famille; il paye trois *pauls* (un franc soixante-cinq centimes), peu de chose lorsqu'il s'agit

de voir une douzaine de Scipions ; et quand le cicerone a fait sa recette, on donne les bougies jaunes au public, et on montre la place creuse et vide où les barbares ont enlevé les tombes, les corps, les ombres, les mânes de tant de Scipions, et les ont dispersés aux quatre vents. Le néant seul reste, et coûte trois *pauls* le billet.

« L'expérience a été inventée pour ne rien enseigner aux hommes. J'avais aussi donné mes trois *pauls*, à Rome, pour ne pas voir les tombeaux des Scipions, et j'avais déjà préparé trois florins, à Ems, pour payer les ruines romaines de Zimerschid. Chemin faisant, je bâtissais sur ces ruines une théorie superbe qui devait donner le coup de grâce à un savant de mes ennemis. Tacite, mon guide-Richard en Allemagne, m'apprenait que le télégraphe était d'invention romaine ; non le télégraphe électrique, bien entendu, mais la vigie des flammes, allumée sur les hauteurs, et renouvelée des Grecs, car l'*Orestie* nous dit qu'un feu de résine devait briller sur la plus haute montagne d'Argos pour annoncer la prise de Troie à l'aimable famille des Atrides. Or, il me paraissait indubitable que trois points culminants avaient été choisis par Germanicus pour donner des nouvelles télégraphiques à sa femme Agrippine, première baigneuse d'Ems : le mont Taunus d'abord, puis la Pyramide-Verte, où sont aujourd'hui les ruines du château de Nassau ; enfin le Kemmenau, où j'allais déjeuner avec Hetzel. Ces montagnes télégraphiques devaient avoir, dans leur voisinage, un camp retranché, *posito castello*, dit Tacite. Ainsi, les ruines annoncées à Zimerschid me paraissaient destinées, dans leur origine, à défendre la vigie de Kemmenau. Toutes les conjectures étaient donc favorables à l'existence de ces ruines ; je les ai cherchées autour de Zimerschid avec une ardeur secondée par un soleil tropical, mais je n'ai rien trouvé. Avis à ceux qui seraient tentés de voir les tombeaux des Scipions et les télégraphes de Germanicus.

« Au reste, les montagnes sont les véritables et seules antiquités de ce monde, et sur ce point on est bien servi, lorsqu'on descend du Kemmenau ; il semble que la nature de ce pays ait voulu inventer

un jeu ; on y joue aux montagnes sur un tapis de fleurs sauvages : elles ont toutes les formes, toutes les espèces d'arbres, toutes les nuances du vert, toutes les grâces et toutes les terreurs du paysage. Les abîmes, les gouffres, les ravins, les précipices ont toujours le soin d'ouvrir aux piétons un petit chemin frayé, qui permet de descendre de sommets en sommets, comme d'une Babel à mille étages. Ainsi roulant, on arrive à la chapelle d'Arsbach, où la nature, cette vieille femme si grave, a hasardé une plaisanterie contemporaine de la création, et qui aurait dégoûté les Égyptiens de bâtir leurs pyramides, si Arsbach était voisin du Nil. C'est peut-être la première fois que le soulèvement primitif a fait un travail symétrique. Les deux pyramides d'Arsbach sont d'une hauteur prodigieuse et d'une admirable élégance d'architecture ; deux sœurs jumelles, filles d'un volcan, et vêtues d'une robe d'arbre de la base au sommet. Le peintre qui les mettrait sur toile serait accusé d'invention puérile et de mauvais goût. On s'amuse longtemps à les regarder ; on les quitte des yeux, on les reprend ; on croit être dupe d'un mirage ; on s'arrête encore pour se convaincre une dernière fois de leur réalité impossible, et quand on les perd de vue, on commence à douter encore, car le spectre solaire présente quelquefois aux yeux d'étranges visions dans les éblouissements de midi.

« On rentre à Ems par une jolie route dont les murailles sont des montagnes à pic tapissées d'arbres, comme la galerie d'un palais de géants. L'industrie vous arrête en chemin et vous montre une usine où coule dans les fournaies le plomb argentifère des mines du Nassau. A tous les grands paysages d'autrefois on voyait une chaumière habitée par l'indigence ; on y voit aujourd'hui une usine habitée par le travail. Les usines d'Arsbach et de Braubach, toutes deux placées dans des sites admirables, annoncent la richesse de ce beau pays, et elles en feront naître bien d'autres, car les montagnes du Nassau commencent à peine à être sérieusement exploitées, et n'ont pas dit encore le second mot du secret de leurs trésors. »

De Limburg où nous étions tout à l'heure, on peut revenir à Ems

en descendant la Lahn en bateau; on m'a assuré que c'était un charmant voyage, et je n'en doute pas; mais j'avais hâte de revoir Coblentz, et je montai dans une diligence qui me déposait, quatre heures après mon départ de Limburg, à l'hôtel du Prince Charles, au pied de l'Ehrenbreistein.

Coblentz est un peu, comme Mayence, un centre d'excursions, une sorte de quartier général des touristes. Le maître d'hôtel du Prince Charles, — un aimable homme, autant qu'il m'en souvient, — me prouva par tant de bonnes raisons que je ne pouvais quitter Coblentz sans voir Trèves, que je résolus de profiter de ma promenade sur les bords du Rhin pour aller faire une petite visite aux bords de la Moselle.

Je partis donc directement pour Trèves par terre, avec la résolution de revenir à Coblentz par la rivière.

Cette vieille ville de Trèves est tout entourée de jardins, et cet aspect, varié d'arbres, de fleurs, de verdure, ne contribue pas peu à l'agrément de sa physionomie. Ausone la citait comme la seconde capitale de l'univers, et elle disputait à Rome la palme de l'ancienneté. A l'époque où César promena ses légions dans la Germanie, elle était encore une des plus opulentes cités de l'Europe. Elle eut l'honneur d'être la résidence des empereurs Constance Chlore, Constantin, Julien, Valentinien, Valence, Gratien et Théodose. L'évêché de Trèves, plus tard archevêché, est le plus ancien de l'Allemagne. Il date de l'an 327. Trèves n'échappa pas aux excursions des Vandales et des Normands qui la ravagèrent tour à tour; puis, à l'époque des guerres de la France, elle fut successivement prise par les Français, les Espagnols et les Anglais, sous la conduite de Marlborough. Son dernier électeur fut Clément Wincelas, le même qui avait rêvé, avec l'appui de l'empereur, l'idée d'une église catholique allemande indépendante du saint-siège. De 1794 à 1814, Trèves fut le chef-lieu du département de la Sarre. Aujourd'hui elle appartient à la Prusse.

Cette ville, jadis si puissante, si peuplée, si opulente, n'a plus

que dix-huit mille habitants. L'herbe pousse dans ses rues; la vie s'est retirée peu à peu de ce grand corps. La vieille et superbe *Augusta Trevisorum* ne se reconnaît plus qu'à ses monuments.

Mais, au point de vue monumental, Trèves est encore une fière cité; on marche dans ses rues comme au milieu de l'histoire romaine. Voici la Porte Noire (*Porta Nigra*), un de ces édifices superbes que le peuple romain, ce grand bâtisseur, improvisait sur son passage. On attribue la construction de la Porte Noire au grand Constantin. Elle est construite avec des blocs de grès énormes, assemblés sans chaux ni ciment. Figurez-vous deux portes gigantesques surmontées d'une galerie percée d'arcades et flanquée de deux grosses tours percées également de trois rangées d'arcades; l'une de ces tours n'est malheureusement pas achevée. Cette masse noire produit un prodigieux effet; c'est comme un spécimen en granit de la puissance romaine. Au sud de la ville, non loin des bains antiques, s'élève, sur un rocher de schiste un autre colossal édifice, l'Amphithéâtre. L'arène est immense; mais il ne reste plus trace des gradins où venait s'asseoir tout un peuple pour voir combattre des hommes contre des animaux. Nos arènes de Nîmes et d'Arles sont mieux conservées, mais elles sont peut-être moins imposantes que l'amphithéâtre de Trèves. C'est dans ce cirque que Constantin fit déchirer par des lions et des tigres les prisonniers qu'il avait faits en combattant contre les Francs. Plusieurs de ces infortunés survécurent à cet horrible duel. Ils égorgèrent les bêtes féroces et restèrent maîtres du champ de bataille; mais alors le peuple, se tournant vers le César, demanda que le combat continuât, et Constantin ordonna aux prisonniers survivants de combattre entre eux pour divertir les spectateurs. Les Francs lancèrent un regard de mépris sur la foule, et, plutôt que de lutter les uns contre les autres, ils préférèrent s'égorger mutuellement. Ce n'étaient plus là ces gladiateurs romains tombant avec grâce et mourant en criant : Salut, César!

Les bains romains n'offrent pas un grand intérêt de curiosité. On ne sait pas au juste quelle a été la destination première de ce monu-

ment, et les savants ont publié une série de livres contradictoires à ce sujet. Les uns y voient un établissement thermal; les autres un théâtre de pantomime; les autres un palais impérial. Le vulgaire des touristes, les ignorants comme moi, n'y voient qu'une ruine informe.

Du reste, Trèves est une ville précieuse pour les savants; presque tous ses monuments leur fournissent un thème inépuisable de suppositions. Ainsi ils ne se sont pas encore mis d'accord au sujet de la basilique, qui a été tour à tour qualifiée de bain, de théâtre, d'hippodrome et de palais. Des flots d'encre ont coulé, et les écritures ne sont pas encore vides. On se bat à coups de plume, à propos d'un mur, à propos d'une tour, à propos d'un fossé, et l'on se battra ainsi jusqu'à ce que le temps ait entraîné dans sa course les savants et les édifices.

Trèves a encore des aqueducs, des tours (les *Propugnacula*), de vieux pans de murailles et mille autres joujoux antiques, qui font pâmer d'admiration les amateurs de l'architecture fruste.

Le dôme ou la cathédrale doit être placée en première ligne parmi les monuments postérieurs à l'époque de la domination romaine. Cette vaste église, brûlée en 1717, réparée en 1723, a été restaurée deux fois dans le cours de ce siècle. Elle est en grande partie bâtie dans le style appelé romano-byzantin; elle a trois nefs, un double chœur, seize autels, deux orgues et point de tableaux de grande valeur. En revanche, le maître-autel et la chaire sont des bijoux de sculpture. J'ai aussi remarqué un bas-relief en marbre représentant l'Adoration des Mages, et quelques tombeaux d'archevêques-électeurs.

Vu du dehors, cet énorme vaisseau serait imposant, si l'on n'avait eu le mauvais goût de le peinturlurer en blanc du haut en bas. Les reliques de la cathédrale de Trèves sont très-célèbres. Elle possède, dit-on, le manteau de Jésus-Christ, trouvé en Palestine par sainte Hélène, et ce précieux vêtement est exposé à de certaines époques à la dévotion des fidèles.

L'église Notre-Dame, située près de la cathédrale, est la plus belle

des églises de Trèves, et elle est un des meilleurs morceaux de la vieille architecture allemande; c'est du gothique pur, et l'ogive s'épanouit là dans toute sa fleur. Le portail semi-circulaire est tout un poëme sculpté; l'intérieur a la forme d'une croix grecque; la voûte est supportée par douze élégants piliers cannelés, sur lesquels sont représentés les douze apôtres, qu'on ne peut contempler tous à la fois que d'un certain point de l'église marqué par un carreau de marbre blanc.

On voit dans cette église des tombeaux, parmi lesquels je ne citerai que le mausolée, exécuté à Venise, du chanoine Charles de Metternich. Il y a là aussi une précieuse peinture attribuée au Guide, et qui représente un saint Sébastien. Je ne parle pas de la momie très-bien conservée de saint Théodulphe, évêque d'Orléans. Rien n'est grotesque comme ces squelettes allemands habillés en troubadours.

Je ne citerai que pour mémoire l'église de Saint-Gangolf, qui n'a de remarquable que des fonts baptismaux en bronze très-anciens et très-curieux.

A côté de cette église, sur la place du marché, est l'hôtel de la Maison-Rouge, édifice bizarre qui a été autrefois l'hôtel de ville; la place est monumentale. Du milieu de cette place, on voit se dresser, au bout de la rue Siméon, la *Porta Nigra* aux proportions gigantesques; de l'autre côté, la cathédrale étale sa façade romaine; puis, plus loin, s'élève, noire et triste, la tour de l'église de Saint-Gangolf. Le soir, par un beau ciel d'étoiles, cette grande place solitaire, ainsi encadrée, est une des plus magnifiques décorations qu'on puisse rêver. L'esprit suspendu entre ces deux architectures qui se font face, va de l'art romain à l'art gothique, et contemple, dans ce musée en plein air, deux civilisations disparues.

Trèves a aussi de précieuses richesses bibliographiques; sa bibliothèque compte cent mille volumes et de rares manuscrits. Il y a là une Bible de 1450, imprimée par Gutenberg, le *Catholicon* de 1460, les *Justiani institutiones*, de Schœffer (1468), sur parchemin,

et le fameux *Codex aureus*, donné par la sœur de Charlemagne Ada, à l'abbaye de Saint-Maximin. Ce manuscrit qui fut envoyé à Paris sous la domination française, contient les quatre Évangiles écrits sur parchemin en lettres d'or, et il est orné de quatre peintures représentant les quatre évangélistes. La couverture, un chef-d'œuvre en argent doré du quinzième siècle, est enrichie de pierres précieuses, dont la plus belle est un camée d'onyx qui représente la famille d'Auguste ; on voit dans la partie inférieure du camée deux aigles aux ailes déployées, et au-dessus cinq têtes, celles d'Auguste, de l'Impératrice et de trois enfants.

Parmi les autographes, voici ceux de Luther et d'Ignace de Loyola exposés dans la même montre ; à côté est une charte de Dagobert, avec son sceau, puis une madone byzantine ; on montre aussi de beaux vases, des bas-reliefs d'albâtre colorés du moyen âge, et un superbe torse d'amazone en marbre trouvé récemment dans les environs de Trèves.

Je ne parlerai ni de l'église de Saint-Paulin, ni de l'église de Saint-Mathias, situées dans les environs de la ville, ni de l'abbaye de Saint-Maximin, qui eut jusqu'à deux cent mille florins de revenu avant de passer sous la domination des princes-électeurs.

A Trèves, le souverain dont le nom est resté le plus populaire, ce n'est pas, comme dans les villes des bords du Rhin, le grand empereur Charles, c'est Frédéric Barberousse. Dans presque tous les gauthaus de la ville et des bords de la Moselle, j'ai vu les portraits colorés de Barberousse et de Napoléon, ces deux empereurs à la mort desquels le peuple ait refusé de croire.

Frédéric I^{er} Barberousse, après avoir dompté son vieux camarade et son rival Henri le Lion, c'est-à-dire après avoir établi la tranquillité en Allemagne, essaya d'en faire autant en Italie. Souverain féodal de l'Italie septentrionale, il voulut l'être aussi de l'Italie méridionale, de Naples, pour dominer la papauté. Il disait : « L'Italie est comme une anguille, qu'il nous faut tenir à la fois par la tête et par la queue, afin qu'elle ne nous échappe plus. » Mais pendant qu'il était au

delà des monts, il laissait le roi de France Philippe-Auguste s'emparer du Vermandois, province du Hainaut, et il négligeait des provinces qui ne demandaient pas mieux que de rester allemandes. L'empire allemand, comme enivré par un philtre mystérieux, lutte pendant des siècles pour s'emparer de l'Italie qui le repousse toujours.

Le règne des princes chrétiens, dans cet Orient qu'ils avaient conquis, étant menacé par un des plus grands hommes que le mahométisme ait produit, Salah-Eddine (Saladin), Frédéric Barberousse, âgé de soixante-dix ans, ira le combattre. L'empire allemand tout entier se met en mouvement pour reconquérir le saint-sépulcre. Cent mille chevaliers allemands montent à cheval sous les étendards des seigneurs allemands ; Philippe de Flandre, Frédéric de Souabe, Louis de Thuringe, Hermann de Bade, Berthold de Méran, Léopold d'Autriche. Ce n'est pas sans un juste orgueil que l'Allemagne cite la lettre dans laquelle Frédéric annonce la guerre au chef mahométan :
« O Salah-Eddine ! prince des mécréants, tu vas maintenant connaître nos aigles impériales qui planent victorieuses au-dessus de leur nation allemande ; tu verras bientôt nos légions composées de peuples différents ; tu verras la fureur belliqueuse des Germains qui courent aux armes dans la paix même ; tu verras l'invincible chef de l'Empire ; tu verras la jeunesse allemande qui ne fuit jamais. Voici le Bavaois à la haute taille, et le Souabe si rusé, et le Franconien si prudent ; voilà l'Albanien et le Cimbre des prairies du Holstein, et le Saxon qui ne joue qu'avec des glaives, et le Thuringien, et le Westphalien, et l'habile Brabançon, et le Lorrain qui ignore ce que c'est que la paix, et le Bourguignon remuant, et le Frison sur son chariot rapide, et le Bohême plus farouche que les bêtes sauvages de ses forêts, et l'Autrichien, l'Illyrien et le Lombard ; tu verras enfin, ô Salah-Eddine ! ce que pourra notre bras. »

Après avoir été reçu avec tous les honneurs par Béla, roi des Hongrois, Frédéric Barberousse tient à Belgrade, aux bords du Danube, un magnifique tournoi, comme un prélude de la campagne sanglante

qu'il allait ouvrir, puis il entre dans l'empire byzantin, culbute les brigands slaves et bulgares des montagnes, et paraît tellement formidable aux Byzantins, qui détestent moins les mahométans que les chrétiens de l'Ouest, qu'ils font tout pour se débarrasser de lui. Mais les Byzantins s'y prennent maladroitement, et poussent la lâcheté au point d'empoisonner à Philippople les guerriers croisés qu'on y avait laissés malades. Barberousse en colère rebrousse chemin ; et cette vaste ville grecque a cessé d'exister ; on n'en voit même plus les ruines. L'empereur allemand frappe aux portes de Constantinople, et l'empereur grec Isaac, tout tremblant et les mains jointes, lui prête toute la flotte grecque pour transporter en Asie l'armée allemande, dont les Grecs dégénérés craignent surtout la présence dans leur capitale. Les Allemands, ce semble, étaient des géants vis-à-vis de ces Grecs ; un bourgeois de la ville souabe d'Ulm, par exemple, se battit seul contre dix Byzantins, et les égorgea tous. Frédéric, se rappelant les souvenirs de la triste croisade qu'il avait faite dans sa jeunesse, sous son oncle l'empereur Konrad III, réussit à conquérir Icone, ville importante, la même devant laquelle quarante-trois ans auparavant son oncle avait été battu par les mahométans. Ceux-ci lui offrent une trêve ; Frédéric Barberousse leur envoie une petite monnaie d'argent, en disant : « Allez la partager entre vous, « tandis que nous partagerons votre pays entre nous. » Malgré les chaleurs et la faim, le plus grand enthousiasme ne cessa de régner parmi les Allemands ; chaque fois que l'empereur leur adressait un discours encourageant, ils lui répondaient par un chant populaire et belliqueux. Mais au milieu de cette carrière de triomphes, Frédéric se noya dans la rivière de Sélef, en se baignant ou, comme d'autres disent, en la traversant à la tête de ses hommes.

La destinée de l'empire allait s'accomplir ; c'était là son premier avertissement.

Le reste de l'armée, après avoir perdu beaucoup de monde et plusieurs chefs, se joignit aux croisés anglais et français, sous Richard Cœur de lion et Philippe-Auguste.

Le peuple allemand, loin d'ajouter foi à la triste nouvelle, conçut alors l'idée que son grand empereur reviendrait un jour comme un Messie politique et conquérant : idée patriotique qui palpite aussi chez d'autres nations, par exemple chez les Portugais, attendant le retour victorieux de leur jeune roi Sébastien. Quant à Frédéric, le peuple se l'est représenté pendant des siècles comme un héros en-chanté, ni mort ni vivant, assis en pleine armure à une table de marbre, sur un banc de marbre, la tête appuyée sur ses mains, dans le souterrain d'un château en ruines sur le sommet du Kiffhaus, montagne isolée qui s'élève en Thuringe au-dessus de la belle et fertile plaine appelée la prairie d'Or. Le corps de l'empereur gisait enterré à Antioche, en Asie ; mais le peuple, voulant absolument le posséder au milieu de l'Allemagne, créait une fable poétique. L'invincible Barberousse, dont la barbe, pendant ce sommeil merveilleux et séculaire, a déjà atteint la pointe des pieds, se réveillera quand l'heure décisive sera arrivée et que les corbeaux noirs ne voleront plus autour de la montagne. Alors, monté à cheval, le glaive nu et la lance au bras, il appellera aux armes la nation allemande pour la conduire à la victoire définitive qui fera de l'Allemagne le plus glorieux et le plus heureux de tous les pays. Ce sublime conte populaire montre pour ainsi dire à nu l'âme du peuple qui l'a mis en circulation. Du reste, la forme mythique était alors fort usitée ; le génie populaire de l'Allemagne, ayant produit toute une série de contes fabuleux et de chansons merveilleuses en l'honneur des deux célèbres chefs de la maison guelfe, Ernest et Henri le Lion, exalta aussi le chef de la maison gibeline ; l'une et l'autre représentaient la grandeur de l'Allemagne, aux yeux de cette époque si naïve et si fouguese. Les chefs guelfes et les chefs gibelins avaient visité en bons chrétiens l'Orient mystérieux ; de là aussi la forme mythique et mystérieuse des contes en prose et en vers que le peuple composait en leur mémoire. Il paraît même que le peuple avait plus d'affection pour ses ducs guelfes que pour ses empereurs gibelins ; ceux-là restaient parmi leurs paysans et leurs bourgeois, ceux-ci ne faisaient que parcourir

l'Allemagne d'un bout à l'autre pour tourner toute leur énergie vers l'Italie, qui n'avait aucunement besoin d'eux. On voit encore en Souabe, au pied du célèbre mont Hohenstauf, la petite chapelle où Frédéric, dans sa jeunesse, avait l'habitude d'entendre la messe; sur la porte murée on lit : *Hic transibat Cæsar*. A Guelnhausen (maison de Guéla), on trouve les débris du superbe palais de sept cent dix pieds de longueur, bâti en l'honneur de la belle et heureuse Guéla, qu'il avait aimée avant de monter sur le trône, et qui se fit religieuse pour ne pas l'arrêter dans sa carrière de héros et d'empereur.

De Trèves je pris le bateau à vapeur et je descendis la Moselle; en contemplant ces beaux paysages moins grandioses mais plus agréables peut-être que ceux du Rhin, je me demandais pourquoi le touriste ne vient jamais visiter ces jolies rives si fertiles d'ailleurs en glorieux souvenirs. Le premier village qu'on rencontre en quittant Trèves est Pfœlzel situé sur la rive gauche — une ancienne résidence des empereurs romains et plus tard des rois francks; un peu plus loin Drittenheim, où naquit l'historien Tréhemius, plus connu sous le nom d'abbé de Trithème; on lui doit différents ouvrages qui furent très-estimés, entre autres *les Lettres familières* et la *Chronique d'Hirsauge*. Voici Neumagen qui montre encore une tour en pierre, reste du palais de l'empereur Constantin; puis Piesport et Dusemond, renommés pour leurs excellents vins.

Bernecastel, qu'on rencontre penchée sur la rive droite, est une ville d'un aspect pittoresque. Elle montre les ruines d'un vieux burg et une haute tour carrée que termine une longue flèche élancée. Ensuite Trarbach dont la vaste église ogivale contient le mausolée du dernier comte de Sponheim. Un peu au-dessous de cette petite ville est le château de Starkenburg qui fut la résidence des comtes palatins de Sponheim. Là fut retenu prisonnier, par la comtesse Lauretta de Sponheim, Baudouin de Trèves, frère de l'empereur d'Allemagne et oncle du roi de Bohême. Cette comtesse avait attiré Baudouin dans une embûche et elle fut excommuniée par le pape. Baudouin prit le parti de faire la cour à sa geôlière; il lui plut, l'en-

flamma et il obtint sa liberté. A deux kilomètres de Starckenburg est Enkirch, à l'entrée de la vallée de la Zoller, on y voit des ruines romaines et des fragments de colonnes de granit. Zell, Merl, Alf, Brempf se font remarquer par leur position et leurs ruines.

A partir de cet endroit, la Moselle se replie sur elle-même, passe devant des villages et des bourgs sans importance jusqu'à Beilstein, bâtie en amphithéâtre et que dominent les plus belles ruines des bords de la rivière; ces ruines étaient autrefois le burg des comtes de Metternich.

Un peu plus loin, Cochem étale aussi les ruines de son château, qui fut la résidence d'été des archevêques de Trèves. Ce château de Cochem fut détruit par les Français commandés par Boufflers.

Carden a une remarquable église surmontée de trois tours et une belle fontaine enrichie de sculptures; à Müden, autre burg très-fier et très-bien conservé, puis en face de Katzenport les belles ruines du pittoresque château de Bichofstein, auxquelles succèdent celles d'Ehrenburg et de Steineberg. On voyage à travers des débris; on se promène au milieu du passé.

A Alken, c'est le château de Wilberg qui fut détruit après la bataille d'Andernach, puis réparé et renversé de nouveau pendant la guerre de Trente ans. A Gondorf, c'est le burg des comtes de la Seyen; voici Cobern dominée par une ruine imposante. Je m'arrête pour que ce chapitre ne ressemble pas trop à une nomenclature.

L'ancien couvent de femmes de Marienburg, située à une demi-lieue d'Enkirch et dont on aperçoit du bateau les ruines considérables, a laissé la légende qui suit :

Dans le beau couvent de Marienburg, arrosé par la Moselle, vivait, il y a bien longtemps, une nonne très-pieuse qui portait un amour tout particulier à la sainte Vierge. Toutes les sœurs l'aimaient à cause de sa bonté et de sa ferveur, et pour lui prouver toute l'étendue de la confiance qu'elles avaient en elle, elles la nommèrent portière de la communauté.

Un mauvais prêtre était le confesseur du couvent de Marienburg,

il s'efforça d'éveiller dans le cœur de la nonne les désirs mondains et il réussit si bien que celle-ci se décida à quitter le couvent avec lui. Cependant, avant d'abandonner le monastère elle se rendit à la chapelle pour dire un dernier adieu à Marie : « O mère de Dieu, dit-elle, je ne suis plus digne de vous servir, le monde a trop d'attraits pour moi. Mes fautes ne me permettent plus de porter le voile et les vêtements de mes sœurs, et c'est pourquoi je suspends ces vêtements et ce voile à votre autel, je vous rends aussi les clefs qui m'ont été confiées. » Après avoir ainsi parlé, elle s'enfuit avec son séducteur.

Les plaisirs du monde lui firent bien vite oublier la douce tranquillité du cloître. Mais le mauvais prêtre finit par se dégoûter de la nonne fugitive et l'abandonna. Celle-ci, livrée à elle-même, s'enfonça chaque jour davantage dans le chemin de l'erreur et de la perdition. Cependant elle se sentit un jour touchée par le repentir et elle résolut de retourner à son ancien asile, le monastère de Marienburg.

Avant de se nommer à ses sœurs elle voulut savoir ce qu'on pensait d'elle au couvent. Elle se rendit à la chapelle où elle rencontra une religieuse qui ne la reconnut pas, elle l'arrêta et lui dit : « Ma sœur, comment se porte sœur Béatrix la portière, je l'ai vue « ici, il y a quinze ans ! »

Quel ne fut pas son étonnement quand la nonne lui répondit : — Sœur Béatrix est toujours bien portante, c'est la plus aimable de nos sœurs et elle tient toujours les clefs.

— Quoi ! la sœur Béatrix, la même qui était portière ici il y a quinze ans ?

— Sans doute, la même. Pourquoi semblez-vous si émerveillée d'une chose si simple ?

— Je la croyais morte depuis longtemps, ma sœur.

— Morte ! non pas, Dieu merci ; c'est encore elle qui est venue tout à l'heure ouvrir les portes de la chapelle.

Béatrix quitta la chapelle profondément émue, et sa préoccupation ne lui permit de s'endormir que fort tard dans la nuit.

Alors elle vit en songe la sainte Vierge qui lui dit : « Béatrix, je

savais que le repentir te ramènerait au couvent, c'est pourquoi j'ai revêtu ton habit et ton voile et j'ai pris ta place; tu te rendras demain matin de bonne heure à la chapelle que tu trouveras ouverte, et tu verras encore les habits de ton ordre ainsi que tes clefs suspendues à mon autel; reprends-les et rentre dans tes fonctions. »

Béatrix s'éveilla, et, se jetant à genoux pour remercier la sainte Vierge, elle lui demanda pardon de toutes les fautes qu'elle avait commises depuis quinze ans.

Elle suivit en tous points la recommandation de sa protectrice. Aucune sœur ne sut jamais rien de sa conduite antérieure, toutes la saluèrent à son retour et lui parlèrent comme autrefois.

Ce ne fut qu'après la mort de cette nonne repentante que son confesseur découvrit ce miracle aux religieuses de Marienburg.